

ROUSSEAU ET KANT
A PROPOS DE LA GENESE DE LA THEORIE KANTIENNE DES IDEES

par
Claude Piché
Université de Montréal

On a insisté à plusieurs reprises sur l'importance de l'influence exercée par les écrits de Rousseau sur le développement de la philosophie kantienne. On songe le plus souvent à la critique de la culture, aux considérations anthropologiques, à la théorie du contrat, ou encore à la philosophie de l'histoire. Mais il ne faut jamais perdre de vue que l'inspiration de Rousseau se retrouve dans la configuration même de l'ensemble du système kantien. C'est Rousseau qui enseigne à Kant la place relative de l'activité théorique par rapport à la destination de l'humanité, et qui l'éveille ainsi au problème de l'intérêt de la raison. Faut-il rappeler le célèbre passage tiré des "Remarques" de Kant en marge de ses Observations sur le sentiment du beau et du sublime (1764): "Je suis par goût un chercheur. Je sens la soif de connaître tout entière, le désir inquiet d'étendre mon savoir, ou encore la satisfaction de tout progrès accompli. Il fut un temps où je croyais que tout cela pouvait constituer l'honneur de l'humanité, et je méprisais le peuple, qui est ignorant de tout. C'est Rousseau qui m'a désabusé. Cette illusoire supériorité s'évanouit; j'apprends à honorer les hommes;..."¹ Au début des années 1760, Kant apprend de Rousseau que la valeur de l'homme ne réside pas dans l'accumulation des connaissances, mais bien dans sa destination morale. Et celle-ci, pour se manifester, n'a besoin ni des arts, ni des sciences. C'est ainsi qu'on voit se dessiner le primat de la raison pratique pour la philosophie, ce dont témoignent du reste les dernières pages de la Critique de la raison pure.² Kant y distingue un concept "scolaire" de philosophie, qui rassemble les diverses sciences en ce qu'elles peuvent servir à n'importe quelle fin, et un concept "cosmique", qui est consacré à la recherche des fins dernières, à la "téléologie de la raison humaine". Certes, la philosophie doit continuer à se développer avec une rigueur toute scolaire³, mais cette démarche doit se faire selon une optique mondaine, ainsi que l'indique l'antique désignation de la philosophie comme "sagesse".

Outre cette influence touchant l'articulation globale de la philosophie critique, il convient de souligner un autre emprunt, non moins important, concernant cette fois un concept déterminant pour l'ensemble de l'entreprise de Kant: le concept d'idée. L'important chapitre de la Dialectique transcendantale dans la Critique de la raison pure consacré à la définition de l'idée, tant dans sa dimension morale que théorique, ne comporte pourtant aucune allusion explicite à cette dette envers Rousseau. Dans ce qui suit, nous allons tenter de donner un prolongement à une indication formulée simultanément par Dieter Henrich et Klaus Reich, et ce dans le but de retracer le sens précis ainsi que les motifs philosophiques de cet emprunt. Fait étrange, les deux auteurs dans leur article respectif, le premier publié en 1963, le second en 1964,⁴ citent exactement les mêmes sources sans faire état d'une quelconque concertation. Le passage sur lequel ils attirent tous deux l'attention est tiré de la transcription d'une leçon de Kant sur la théologie rationnelle donnée en 1784. Kant y reproduit de mémoire un passage extrait du petit texte de Rousseau intitulé De l'imitation théâtrale, et publié en 1764, dans lequel Rousseau mène une discussion en rapport avec sa Lettre à d'Alembert sur l'utilité des spectacles pour l'éducation morale. Ce qu'il importe de retenir du résumé de Kant, ce n'est ni l'infidélité de sa mémoire, ni le fait qu'y interviennent des éléments tirés de l'Emile; il suffit de noter que c'est sous l'égide de Rousseau que se produit l'appropriation de l'idée platonicienne, et ce dans une discussion sur la vertu. "On a des idées à propos des hommes et aussi à propos de Dieu. Ce ne sont pas des copies des choses mais des images primitives par lesquelles elles deviennent possibles. Rousseau dit qu'il faut trois choses pour la construction d'une maison: 1) l'idée dans la tête de l'architecte, 2) l'*imago*, l'image de la maison qui est sensiblement différente de l'idée puisque les circonstances ne permettent pas la réalisation de l'idée entière; 3) l'apparence, comme la maison apparaît. Et il donne un bel exemple: le moraliste présente la vertu dans l'idée; l'historien la présente comme des hommes véritables l'ont possédée; le poète ou le dramaturge la présentent seulement comme elle apparaît, simplement comme une apparence."⁵ Henrich et Reich déduisent de ce passage que c'est Rousseau qui a introduit Kant à la problématique des idées vers le milieu des années 1760, c'est-à-dire au lendemain de la publication du petit texte en question.

Cette conjecture apparaît d'autant plus plausible que c'est au contact de Rousseau que Kant a découvert en 1765 la première formulation de l'impératif catégorique.⁶

I-Kant à la recherche d'un critère du bien

Si l'on prend pour point de départ une telle conjecture, il faut dès lors se demander dans quelle mesure l'allusion de Rousseau à l'idée platonicienne répondait à une attente chez Kant. En d'autres termes, il faut s'interroger sur le développement de la morale de Kant à la suite de son écrit sur l'Evidence des principes de la théologie naturelle et de la morale (1763). En vérité, Kant est en quête d'un critère pour l'évaluation du bien moral. Il rejette la thèse rationaliste de Wolff qui situe la perfection morale dans l'objet désiré plutôt que dans la volonté bonne elle-même. De même, il critique la thèse de Crusius selon laquelle la volonté bonne agit en vertu d'une loi qui est ultimement d'origine divine. Dans les deux cas, la morale est soumise à un principe hétéronome. Seul Hutcheson avec sa philosophie du sens moral parvient à maintenir le caractère catégorique et inconditionnel du bien.⁷ En revanche, cette théorie du sentiment moral ne fournit aucun *principium diiudicandi* intelligible, aucun critère qui puisse être saisi par la raison. Kant est donc à la recherche d'un principe rationnel formulant sans compromis l'exigence absolue du bien moral. En ce sens, la loi morale comporte la référence à un maximum. Or, c'est précisément cette exigence d'un maximum qui est contenue dans la notion d'idée. La perfection morale ne peut être le fait que d'une représentation intellectuelle pure. Elle est de l'ordre de ce que la Dissertation de 1770 appellera la *perfectio noumenon*. C'est donc grâce au concept d'idée que Kant parvient au cours des années soixante à marquer ses distances face à la philosophie du *moral sense*. "Cette perfection peut être prise soit dans le sens théorétique, soit dans le sens pratique. Au sens théorétique, elle est l'Être suprême, Dieu, au sens pratique, elle est la perfection morale. En conséquence, la philosophie morale, dans la mesure où elle fournit les premiers principes de discernement, n'est connue que par l'entendement pur et appartient elle-même à la philosophie pure... Dans tous les genres de choses dont la quantité est variable, le

maximum est la commune mesure et le principe de la connaissance. Le maximum de perfection s'appelle aujourd'hui l'idéal, chez Platon l'idée (comme son idée de la République),..."⁸ Grâce au concept d'idée, Kant réussit, par-delà le rationalisme abstrait de Wolff, à réintégrer la morale dans la raison. La représentation de la perfection morale appartient au monde intelligible, et non plus au monde sensible. Le degré de perfection d'une action morale ne peut donc être jugé en fonction de l'intensité de notre sentiment d'approbation. Le maximum de perfection doit être donné d'emblée, à titre de modèle constitué d'après un principe; et un tel principe ne peut être que d'ordre intellectuel.

2-La conscience morale intime comme siège de l'idée

Le trait spécifiquement rousseauiste de cette réappropriation de l'idée platonicienne consiste en ceci que le modèle de la perfection morale se trouve en tout homme. La vertu n'exige ni connaissance théorique préalable, ni anamnèse philosophique. Rousseau met la morale, même dans sa plus haute exigence, à la portée de tous. Telle est la dignité de l'homme. La "découverte" de la loi morale par Kant n'est au fond que la mise au jour de ce critère que tout être humain possède déjà en son for intérieur. On notera l'unité d'inspiration des deux passages suivants, cités parmi tant d'autres; le premier tiré de la Critique de la raison pure, le second de la Nouvelle Héloïse. "Au contraire, chacun s'aperçoit que si on lui présente un certain homme comme modèle de la vertu, ce n'est cependant toujours que dans sa propre tête qu'il possède le véritable original auquel il compare ce prétendu modèle et d'après lequel seul il le juge lui-même."⁹ "Ne-crois pas que ce sentiment fut particulier à toi seul; il est celui de tous les hommes, et souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons;..."¹⁰ De par son insistance sur l'idée (ou modèle divin) présente en tout homme, Rousseau fait un premier pas en vue de satisfaire aux exigences kantienne d'universalité et d'autonomie. Sans doute cette insistance de Rousseau sur la constitution naturelle de l'homme comme être moral y-est-elle aussi pour quelque chose, sur le

plan théorique cette fois, dans la conception kantienne de la métaphysique comme "disposition naturelle". La métaphysique ne devient l'affaire des écoles que dans la mesure où l'homme manifeste de lui-même un vif intérêt pour les questions concernant la vie après la mort, la liberté et l'existence de Dieu.

3-La nature conceptuelle de l'idée

A propos de la notion d'autonomie, il importe précisément de souligner que dans le passage cité Rousseau parle de "sentiment". Il est très difficile de démêler la part de coeur et la part de raison qui composent ce sentiment. Dans son étude Le problème Jean-Jacques Rousseau¹¹, Ernst Cassirer a bien mis en lumière les deux acceptions très distinctes selon lesquelles Rousseau utilise le mot "sentiment". Tantôt le mot a une connotation "naturaliste", et il est alors l'équivalent de la simple sensation provoquée par les objets du monde extérieur. Tantôt il revêt une connotation "idéaliste" en ce qu'il fait référence à la spontanéité et à la volonté du sujet moral lui-même. Il est sans nul doute question dans le cas présent de la seconde acception. Mais il n'en demeure pas moins que même dans ce cas le mot "sentiment" conserve une dimension intuitive, dont Kant tiendra à se distancier. La Dissertation de 1770 affirme que la perfection morale est de l'ordre du monde intelligible, de l'entendement (*intellectus purus*). Il y a lieu toutefois de s'arrêter sur la nature de cette représentation. D'emblée Kant s'empresse de barrer la route à toute intuition intellectuelle, celle-ci n'étant pas accessible à l'homme. Telle est la critique que Kant adresse à Platon et à sa théorie de la réminiscence. A ses yeux, l'homme ne participe du monde intelligible que par le concept, ainsi que le précise la Réflexion 661 1: "elle [l'idée] est simplement dans l'entendement, et chez l'homme dans des concepts." La spécificité du travail du philosophe pour Kant tient à ce qu'il n'a à sa disposition pour toute matière que des concepts. Et encore ces concepts ne sont-ils pas donnés de façon monolithique. L'idée du bien repose dans une loi, qui est une proposition synthétique *a priori*. L'idée théorique, telle qu'on la retrouve dans la Dialectique transcendantale, est un concept constitué de notions¹², c'est-à-dire à

partir de concepts purs de l'entendement. La théorie kantienne de l'idée implique donc une spontanéité à l'oeuvre. L'idée est essentiellement une esquisse conceptuelle. Kant a toujours refusé la thèse de l'innéisme comme une solution de paresse¹³. Il opte plutôt pour une *epigenesis*, même dans le cas des catégories, qui sont pourtant des concepts "donnés" avec l'entendement. Il est donc important de retenir ici la dimension de genèse, qui n'est pas étrangère à la caractérisation de la philosophie critique comme un transcendentalisme.

4-La nécessité d'une déduction

Avec le recours à l'idée, l'autonomie de la raison n'est cependant pas encore pleinement garantie. Il faut montrer non seulement que l'idée est un concept, mais que celui-ci est constitutif de la raison elle-même, qu'il y trouve bel et bien son origine. De là vient chez Kant l'exigence d'une déduction. Celle-ci est requise indistinctement pour tous les concepts que la raison prétend posséder *a priori*, qu'il s'agisse des catégories ou des idées, et dans ce cas, aussi bien des idées pratiques que des idées théoriques. Avec quel acharnement Kant ne tient-il pas à présenter une déduction de la loi morale, jusqu'à ce qu'il en réalise ultimement l'impossibilité. De même, il tient à tout prix à fournir une déduction des idées de la raison pure, même si les pages qui y sont consacrées, entre autres dans l'Appendice à la Dialectique transcendantale, passent le plus souvent inaperçues.¹⁴ Pour qui sait lire attentivement, la Dialectique transcendantale de la Critique de la raison pure comporte une déduction métaphysique ainsi qu'une déduction transcendantale, et ce de manière analogue à la déduction des concepts purs de l'entendement que l'on trouve dans l'Analytique.

En général, le but d'une déduction chez Kant consiste à montrer la source, ou plus exactement le mécanisme d'engendrement du concept, ainsi que la légitimité de la mise en application de celui-ci. C'est à cette tâche que Kant a peut-être consacré le meilleur de ses efforts en philosophie. Il s'agit là certes d'un travail qui requiert une rigueur scolaire. Encore faut-il savoir s'il contribue à la vocation mondaine de la philosophie, s'il est utile à la découverte de la

téléologie de la raison humaine. D'emblée, on peut répondre par l'affirmative, puisque l'enjeu de la déduction est en définitive l'autonomie de la raison.

5-Le danger de l'exaltation (*Schwärmerei*)

Dans son texte de 1796, Sur un ton supérieur nouvellement pris en philosophie, Kant réagit à une nouvelle façon de philosopher grâce à laquelle certains prétendent, comme Schlosser dans le cas présent, remplacer le pénible travail sur les concepts par une sorte d'illumination. On croit ainsi se ménager un accès privilégié au suprasensible, aux objets des idées. Kant s'élève contre cette manière de philosopher à partir de sentiments, en alléguant par exemple qu'une règle morale fondée sur un tel sentiment contingent ne peut "jamais être valable universellement".¹⁵ Il n'y a pas d'intuition qui mène de manière immédiate au suprasensible. Au mieux, il faut passer par la médiation du concept. Or le propre de ce concept est d'être un produit de la raison; il y trouve sa source. Du moins, c'est ce qu'une déduction doit s'appliquer à montrer. Dans le passage suivant, du reste non dépourvu d'ironie, il n'est pas question explicitement de déduction, mais la terminologie employée par Kant rappelle implicitement la métaphore juridique mise en oeuvre dans la Critique de la raison pure à l'occasion de la déduction des catégories. Il ne fait aucun doute qu'aux yeux de Kant le meilleur remède contre le mysticisme est bien la déduction des idées. "Le principe de vouloir philosopher sous l'influence d'un sentiment supérieur, est de tous celui qui est le mieux fait pour le ton distingué; car qui veut contester mon sentiment ?... Je peux par conséquent parler sur le ton d'un seigneur qui est dispensé de la peine de montrer son titre de propriété [*Titel seines Besitzes*] (*beati possidentes*). Vive donc la philosophie par sentiment, qui nous conduit droit aux choses elles-mêmes ! A bas la ratiocination par concepts, qui ne fait cette tentative que par le détour des caractéristiques générales, et qui, avant même qu'elle ait une matière qu'elle puisse saisir de manière immédiate, réclame des formes déterminées auxquelles elle puisse soumettre cette matière ! Et, en admettant même que la raison puisse s'expliquer plus avant sur la légitimité de ce qu'elle obtient [*Rechtmäßigkeit des*

Erwerbs] par ces vues élevées qui lui appartiennent, il y a pourtant un fait qui demeure; La philosophie a ses mystères qui sont accessibles au sentiment !¹⁶ Grâce à la déduction, le philosophe est contraint d'admettre que les idées sont un produit de la raison elle-même. Kant insiste à plusieurs reprises dans ce texte sur le fait que les idées du suprasensible sont "fabriquées par nous-mêmes" (*von uns selbst gemacht*). C'est à cette condition que l'on évite de faire de l'"idéal" une vulgaire "idole"¹⁷, c'est à ce prix qu'est sauvegardée l'autonomie de la raison. Car tant et aussi longtemps que l'origine de l'autorité demeure mystérieuse, extérieure à l'homme, la porte demeure ouverte au sectarisme et au fanatisme. La vertu devient dès lors affaire de privilège et de grâce particulière.

6-La tentation mystique chez Kant

En 1772, dans la célèbre lettre à Marcus Herz du 21 février, c'est-à-dire vingt-quatre ans avant la rédaction du passage que nous venons de citer, on retrouve une semblable transition entre les conceptions philosophiques qui font appel à un *deus ex machina*, et la tâche ardue d'une déduction métaphysique des concepts de la raison telle que l'envisage Kant. Dans un premier moment, il prend à partie Platon, Malebranche et Crusius, alors que dans un second, il donne une première esquisse de la déduction de la table des catégories. Mais ce qu'il importe de souligner ici, c'est que Kant ne vise pas uniquement un ennemi extérieur; il s'adresse un reproche à lui-même. En effet, même s'il n'a jamais cédé au mysticisme, il a parfois tenté, à titre hypothétique, d'en examiner les avenues.¹⁸ Ce qu'il condamne ici comme théorie de l'*influxus hyperphysicus*, ce sont par exemple des explications du statut de l'espace et du temps à l'aide d'un "sentiment" qui nous met en contact avec le créateur de l'univers. Une telle hypothèse, elle-même qualifiée de "mystique", est tout de même présente dans le corollaire du paragraphe 22 de la Dissertation de 1770. "Car l'esprit humain n'est affecté par les choses extérieures et le monde ne s'offre, jusqu'à l'infini, à sa vue que dans la mesure où cet esprit lui-même est soutenu, avec toutes les autres choses, par la même puissance infinie d'un être unique. De là vient qu'il ne sent les choses

du dehors que par la présence de la même cause sustentatrice commune, et ainsi l'espace, qui est la condition universelle et nécessaire, saisie par la connaissance sensitive, de la présence simultanée de toutes choses, peut être appelé l'omniprésence phénoménale."¹⁹ Il en va de même pour la théorie du "sentiment" moral, dont Kant ne s'est dégagé que graduellement dans la deuxième moitié des années 1760; ce sentiment renvoie à la nature sociable de l'homme, que Kant a cru un moment pouvoir attribuer, à titre exploratoire, à l'influence réciproque des esprits. On voit dès lors l'importance de la percée réalisée par l'apparition, grâce à Rousseau, du concept d'idée, que Kant s'est toujours efforcé de dissocier de toute intuition intellectuelle. Dès le départ, l'idée du bien se fait chez Kant loi morale.

Kant ne considère évidemment pas Rousseau comme un exalté. Même s'il éprouve une grande aversion pour les spéculations philosophiques, Rousseau ne tourne pas le dos à la raison. Peut-être faut-il distinguer chez lui une raison que l'on pourrait qualifier d'instrumentale, d'une autre qu'il serait permis d'appeler raison substantielle, voisine du bon naturel et du sentiment moral. Ainsi dans sa critique de la culture, Rousseau s'attaque-il à une raison calculatrice qui contribue à maintenir, par des artifices ingénieux, une simple apparence de vertu. C'est avant tout au nom d'une conscience morale fondée sur la justesse d'un "sentiment" que Rousseau entend critiquer cette raison. Kant, pour sa part, fait lui aussi face à une apparence issue de la raison. Cette fois, il s'agit cependant d'une apparence transcendantale que seule la raison théorique, en vertu de sa propre autorité, peut dénoncer. La Critique de la raison pure est comme on sait une "autocritique" de la raison. Kant s'en prend à la métaphysique dogmatique de l'école leibnizienne, métaphysique qui ne présente pas moins l'avantage d'accepter officiellement les règles logiques du discours. La Dialectique transcendantale est entre autres une déduction négative, c'est-à-dire une démonstration bien argumentée de l'impossibilité pour les idées du suprasensible d'atteindre directement, par une construction théorique, à une réalité objective. En revanche, devant l'exaltation et le fanatisme, Kant ne peut rien. La "déduction mystique" des idées chez Platon dont il est question dans la Critique de la raison pure²⁰ est une déduction qui

n'en est pas une; elle n'est ni une démonstration, ni même une monstration. Comme le souligne Kant, le mysticisme équivaut à la "mort de toute philosophie", non pas simplement à la mort de la philosophie comme discipline académique, scolaire, mais aussi et surtout comme sagesse, comme gardienne de l'autonomie et des fins ultimes de la raison humaine. C'est au fond par fidélité à Rousseau que Kant s'est réapproprié l'idée platonicienne pour en faire le socle de l'autonomie de la raison, sans laquelle la notion de responsabilité morale serait un vain mot.

Notes

¹Immanuel Kant, Bemerkungen zu den Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erhabenen, Gesammelte Schriften, Akademie Ausgabe (ci-après Ak), tome 20, p. 44 ; trad. fr. Victor Delbos dans La philosophie pratique de Kant, Paris: P.U.F. 1969, p. 97.

²Kritik der reinen Vernunft, (cité d'après la pagination originale) A 838-840. Voir à ce sujet Gerhard Krüger, Philosophie und Moral in der Kantischen Kritik, Tübingen: J.C.B. Mohr 1967, p. 60-62.

³Kritik der reinen Vernunft, B XXXVI.

⁴Dieter Henrich, "Über Kants früheste Ethik", Kant-Studien 54, 1963, p. 404-431. Klaus Reich, "Die Tugend in der Idee" dans H. Delius et G. Patzig (éds), Argumentationen. Festschrift für Joseph König, Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht 1964, p. 208-215. En guise de toile de fond à la question soulevée par les deux auteurs, on peut faire mention de l'article de Max Wundt concernant l'état des études platoniciennes en Allemagne au milieu du dix-huitième siècle, ainsi que de celui de Heinz Heimsoeth sur l'importance de Platon dans le développement de la philosophie de Kant. M. Wundt, "Die Wiederentdeckung Platons im 18. Jahrhundert", Blätter für Deutsche Philosophie 15, 1941-1942, p. 149-158. H. Heimsoeth, "Plato in Kants Werdegang", dans H. Heimsoeth et al. (dir.), Studien zu Kants philosophischer Entwicklung, Hildesheim: Geog Olms 1967, p. 124-143.

⁵Immanuel Kant, Dantziger Rationaltheologie [1784], Ak 28, p. 1274; trad. fr. J. Ferrari dans Les sources françaises de la philosophie de Kant, Paris: Klincksieck 1979, p. 205. Voir également de Kant la Religionslehre Pölitz [1783-1784], Ak 28, p. 994. Cf. les Reflexionen (citées d'après la numérotation de l'Akademie Ausgabe) §§ 6611, 5533.

⁶Cf. Bemerkungen zu den Beobachtungen..., Ak 20, p. 145, 156 etc.

⁷Cf. Dieter Henrich, "Hutcheson und Kant", Kant-Studien 49, 1957-58, p. 63. Voir également à ce sujet Victor Delbos, La philosophie pratique de Kant, p. 86-89.

⁸De mundi sensibilis atque intelligibilis forma et principiis (ci-après Dissertation de 1770), § 9, Ak 2, p. 396; trad fr. F. Alquié dans Oeuvres philosophiques I, Paris: Gallimard (La Pléiade) 1980, p. 642-643.

⁹Kritik der reinen Vernunft, A 315; trad fr. J. Barni, J.-L. Delamarre et F. Marty dans Oeuvres philosophiques I, p. 1028 (souligné par nous). "De même que l'idée donne la règle, l'idéal en pareil cas sert d'original pour la complète détermination de la copie, et nous n'avons, pour évaluer nos actions, d'autre étalon que la conduite de cet homme divin en nous, avec lequel nous nous comparons, et d'après lequel nous nous jugeons et nous corrigeons, mais sans jamais pouvoir atteindre sa perfection." ibid., A 569; trad. fr., p. 1194.

¹⁰J.-J. Rousseau, Julie ou la nouvelle Héloïse, dans Oeuvres complètes II, Paris: Gallimard (La Pléiade) 1964, p. 224 (souligné par nous). "Ces distinctions me semblent faciles; le sens commun suffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu; tout le reste est l'ouvrage des hommes. C'est à la contemplation de ce divin modèle que l'âme s'épure et s'élève, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses et à surmonter ses vils penchans." ibid., p. 358. Cf. p. 59, 223, 255.

¹¹Ernst Cassirer, Le problème Jean-Jacques Rousseau, Paris: Hachette 1897, p. 94-99.

¹²Kritik der reinen Vernunft, A 320. Dans notre étude intitulée Das Ideal. Ein Problem der Kantischen Ideenlehre (Bonn: Bouvier 1984), nous avons tenté de retracer la genèse des idées transcendantales à la lumière d'un concept de raison productrice interprétée, selon le vocabulaire psychologique de l'époque, comme facultas fingendi.

¹³Dissertation de 1770, § 15, corollaire; trad. fr., p. 658. Cf. Kritik der reinen Vernunft, B 167-168.

¹⁴Exception faite de Ginette Dreyfus, "L'apparence et ses paradoxes dans la Critique de la raison pure", Kant-Studien 67, 1976, p. 493-549 ; et de Rudolph Zoicher, "Zu Kants transzendentaler Deduktion der Ideen der reinen Vernunft", Zeitschrift für philosophische Forschung 12, 1958, p. 43-58. Voir également notre article "Le schématisme de la raison", Etudes philosophiques, janvier-mars 1986, p. 79-99.

¹⁵Von einem neuerdings erhobenen vornehmen Ton in der Philosophie, Ak 8, p. 402; trad. fr. A. Renaut dans Oeuvres philosophiques III, Paris: Gallimard (La Pléiade) 1986, p. 411.

¹⁶ibid., Ak 8, p. 395; trad. fr., p. 402-403.

¹⁷Dans l'extrait qui suit, tiré du même texte, Kant aborde l'idée philosophique de Dieu en insistant sur les avantages de sa théologie morale sur toute prétendue théophanie: "Si nous avons voulu le [le concept de Dieu] tirer de quelque phénomène (d'un objet de l'expérience), le fondement de notre connaissance serait empirique et impropre à valoir pour chacun, donc impropre à la certitude apodictique pratique que doit avoir une loi qui oblige universellement. Bien plutôt, une sagesse qui nous apparaîtrait en personne, nous devrions d'abord la situer par rapport à ce concept forgé par nous-mêmes [von uns selbst gemacht] pris comme modèle, pour voir si cette personne correspond aussi au caractère de ce modèle qu'en lui-même nous avons forgé [selbst gemacht]; et ensuite, quand bien même nous ne trouvons là rien qui s'oppose au modèle, il est pourtant absolument impossible de reconnaître la conformité avec ce modèle autrement que par une expérience suprasensible (parce que l'objet est suprasensible) : ce qui est contradictoire. La théophanie fait donc de l'idée de Platon une idole, qui ne peut être vénérée autrement que par superstition; au contraire la théologie qui procède des concepts de notre propre raison, pose un idéal qui nous force à la prière, dans la mesure où lui-même procède des devoirs les plus sacrés, indépendants de la théologie." ibid., Ak 8, p. 401; trad. fr., p. 410.

¹⁸Pour toute cette discussion, voir Dieter Henrich, "Zu Kants Begriff der Philosophie", dans Kritik und Metaphysik, Studien. Festschrift für H. Heimsoeth. Berlin: De Gruyter 1966, p.

40-59.

¹⁹Dissertation de 1770, § 22, corollaire; trad. fr., 663-664.

²⁰Kritik der reinen Vernunft, A 314.